UNE ENTREPRISE SÉRIEUSE

Ce fut à Prague. J'étais assis avec mon ami Mestek sur un banc du parc de la place Charles.

Mestek, propriétaire d'un cirque de puces, était de mauvaise humeur. Depuis quelque temps, il nourrissait des doutes sur l'avenir de l'art de dresser les puces. Ces doutes le rendaient mélancolique. Il y avait de quoi. Son cirque avait, peu de jours avant, été victime d'une catastrophe horrible. Un client ivre, hanté par l'idée fixe qu'il s'agissait là d'une escroquerie, pénétra dans sa baraque et, sans prendre la peine d'y regarder de près, mit en pièces, à coups de canne, la boîte précieuse. Les puces se dispersèrent, laissant là les chars microscopiques qu'elles avaient traîné jadis à l'amusement du public. Tout était démoli, jusqu'aux jumelles au verre grossissant. Au fond de la boîte gisait, inanimé, le corps du petit « François », artiste incomparable, l'âme de la troupe. A ses côtés, l'on apercevait une autre puce aux jambes cassées, le petit char qu'elle traînait étant renversé.

— J'espérais la guérir, soupira Mestek, mais tous mes efforts furent vains. La petite Pépina dépérissait à vue d'œil, je finis par l'écraser.

Mestek me parla ensuite avec émotion de l'amour de ces deux petites bêtes, de l'admiration avec laquelle la petite Pépina suivait les évolutions du petit François qui savait danser à merveille.

— Jamais plus, ajouta Mestek, je ne trouverai des êtres si intelligents, la génération actuelle est en pleine voie de décadence, les puces de notre temps manquent de talent. Il se peut aussi qu'une nouvelle race, moins capable, ait apparu subitement chez nous. Il y a quelques jours, j'ai acheté au gardien de l'asile de vieillards de la Ville Neuve une bouteille

pleine de puces. Pas une n'était douée. J'ai eu entre les mains les puces de la Préfecture de Police, de plusieurs orphelinats, du Home anglais, du pensionnat d'Eliska Krasnohorska, et de la Maison de Correction, des puces de casernes, du Mont-de-Piété et de plusieurs hôtels, celle du lycée de jeunes filles et des écoles ménagères et jusqu'aux puces du Couvent d'Emmaüs : toutes ces puces manquaient totalement d'intelligence. Il est vrai que j'en ai trouvé deux ou trois qui n'étaient pas tout à fait sans talent. Mais elles n'y mettaient aucune bonne volonté, la carrière d'artiste ne leur disait rien. Sans se soucier de la gloire qui les attendait, elles s'enfuirent, et voilà. Je crains que la nouvelle génération ne connaisse plus jamais les artistes de la race des « Pépina » et des « François ».

Ces souvenirs nous replacèrent dans la mélancolie et nous revécûmes cette tournée triomphale que nous avions entreprise jadis avec notre cirque aux puces, à travers la Bohême, la Moravie et la Silésie, tournée agrémentée d'une excursion en Hongrie d'où les gendarmes magyars nous éconduirent à la frontière, soupçonnant dans notre cirque aux puces, une propagande panslave.

Pendant notre traversée de la Moravie, le clergé nous créa des difficultés ; lorsque je me rendis à la cure de Helstyn pour l'inviter à la représentation, le curé me répondit : « Je ne peux pas recommander à mes fidèles votre entreprise qui ne me dit rien qui vaille, car, dresser les puces est contraire à la nature humaine. Je vous rappelle que selon l'abbé Anselme, les puces du moyen âge, mordant les moines dans les couvents et les empêchant de dormir, les aidaient, à vrai dire, à louer Dieu jour et nuit. »

— Puisque vous tenez les puces pour des bêtes sacrées, répondis-je, je me permettrai de vous faire remarquer que parmi les puces de notre cirque, se trouvent les descendantes de celles qui piquèrent le Petit Jésus dans l'étable de Bethléem.

Malgré cela, il nous fallut quitter précipitamment l'endroit, car le curé réussit à mobiliser contre nous la haine de tout le pays jusqu'à la Valachie.

Alors Mestek m'arracha à mes souvenirs :

— Un homme patient et entreprenant, dit-il, finira toujours par vaincre la sottise humaine ; seulement, il faut savoir s'y prendre. Peu importe de peindre un canard, ce qui im-

porte surtout, c'est de faire croire aux spectateurs que ce n'est pas là un canard mais bien un jaguar.

« Les gens sont des sots, continua-t-il, en développant son système philosophique ; plus le spectacle est stupide et plus les gens sont disposés à délier leur bourse pour aller voir. Il leur faut toujours des surprises nouvelles. Qu'est-ce que vous en pensez? »

— A mon avis, répondis-je, peu de gens sont capables d'un jugement indépendant. A ceux qui savent raisonner, ces spectacles ne disent pas grand'chose. Si nos représentations étaient toujours noires de monde, c'est parce que les gens ne se méfiaient pas de nos promesses. Vous souvenez-vous de cette chauve-souris que nous primes sur les fortifs et que nous fîmes passer ensuite pour un dragon ailé d'Australie? Tout le monde était curieux de venir voir. Et puis, je vois encore les gens qui se battaient devant notre baraque, à qui entrerait le premier pour voir le petit boa constrictor, enfant présumé de celui qui égorga le vice-roi des Indes? Et ce n'était qu'une vulgaire couleuvre. Et vous souvenez-vous encore de la foule qui assiégeait notre baraque lorsque le petit Pepitchek de Kochire (1) faisait l'orang-outang de l'île de Bornéo?

— Ah! quel voyou, celui-là, remarqua Mestek, comment pourrai-je l'oublier? La veille de la dernière représentation, le voilà qui se met dans la tête de nous demander une augmentation de cinq couronnes et de dire que s'il ne lui est pas donné satisfaction, il refusera de faire l'orang-outang. Et pourtant il ne gagnait pas mal sa vie, ce gaillard-là, avec tous ces fruits et friandises que les gens lui jetaient dans sa cage. Il entassait tout cela dans le coin puis, aussitôt la représentation finie et la boîte fermée, il s'en allait tout vendre à l'épicière d'en face. C'est pour cette raison que je ne voulais pas augmenter sa paie. Alors, le petit Pepitchek de se fâcher et, au milieu de son numéro d'orang-outang, le voilà qui se met à chanter : « Par la route de Bobigny ». Il fallait voir le beau vacarme. La ville de Tabor nous mit à la porte, naturellement. Nous eûmes beaucoup plus de chance avec la momie du roi d'Angleterre Richard III, et ce n'était pourtant qu'une bande de peau de mouton savamment enroulée. On mit une demi-année pour découvrir le truc. Je vous vois encore prononcer

(1) Kochire, faubourg de Prague, le Ménéilmontant tchèque.

devant la peau de mouton, un de ces discours funèbres que vous savez si bien tourner : « Je vous présente là l'échantillon d'un des plus terribles monstres qu'un trône ait jamais porté. Ce roi criminel et lâche dont la perversité, l'astuce et la férocité consternèrent jusqu'au grand Shakespeare ; ce monstre royal, vous le voyez ici mis complètement à sec, sous forme de momie et pour ainsi dire sous forme de conserve. »

— Plus tard, ajoutai-je, un préfet nous confisqua notre bon Richard.

— On peut en conclure, raisonna Mestek, que tout est possible en ce monde. Je parierais que plus de la moitié de la population de ce Globe vit d'escroqueries de toute espèce. L'important, c'est de trouver quelque chose de nouveau à montrer au public. Il faut lui procurer une petite surprise : tout est là. Il faut savoir l'affoler. Il faut lui *montrer quelque chose*.

— Attendez, ne dites pas : il faut lui montrer quelque chose, répliquai-je, traçant avec ma canne des cercles dans le sable, à quoi bon montrer quelque chose? Allons plus loin. Vous comprenez ; ne montrons rien du tout.

— Oh, non, mon ami, supplia Mestek, il faut montrer au moins quelque chose, un rien, un petit caillou au moins, j'ai toujours montré quelque chose.

— Pas même un petit caillou, dis-je, d'une voix impérieuse, c'est vieillot. C'est de la vieille école. Je vous dis qu'il est inutile de montrer quelque chose au public. C'est là la vraie surprise. Vous me dites : « Au moins un petit caillou, comme on le faisait dans le temps ». On a dit : ce caillou vient de la Planète Mars. Et le public s'en allait convaincu qu'il avait vu quelque chose et n'était pas surpris. Mais lorsque le public n'aura rien vu du tout, c'est alors que sa surprise sera complète. Tenez.

Et traçant dans le sable, à l'aide de sa canne :

— Notre baraque, dis-je, sera ronde, spacieuse. Pas de fenêtres, point de trou dans le toit. Il faut qu'il y ait obscurité complète. Il y aura deux entrées, chacune dissimulée derrière une portière. L'une au devant, par laquelle le public entrera, l'autre servira de sortie. Celle-là sera placée à l'autre bout. Au devant, des inscriptions de dimensions colossales : « La plus grande surprise du monde ! Une surprise inoubliable ! Les femmes et les enfants ne sont pas admis ! Rabais aux militaires ! » Les personnes entrent une par une. Je suis

dehors, je laisse entrer, et j'encaisse. Quant à vous, vous êtes à l'intérieur de la baraque, dans l'obscurité, et aussitôt que le client entre, vous le saisissez par le fond de la culotte et au collet et vous le flanquez dehors, sans dire mot, par la porte de sortie. Un prix d'entrée pas cher, et vous verrez que personne ne regrettera la dépense. Je vous assure que l'homme est ainsi fait qu'il souhaite tout le mal à son prochain et c'est comme ça : une fois flanqués à la porte, ces mêmes gens nous feront de la réclame en invitant les autres à venir voir à leur tour : « Elle est épatante, cette surprise ». Ainsi, notre entreprise reposera sur une base psychologique.

Mestek hésita un moment, non pas qu'il eût eu des doutes au sujet du principe même de la nouvelle entreprise, mais parce qu'il voulait la perfectionner.

— Ne serait-il pas recommandable, dit-il après un instant de réflexion, de donner à chacun un coup de canne sur le derrière ?

Je protestai énergiquement, disant qu'un pareil procédé ne pourrait que nous causer des retards inutiles. Tout doit se passer le plus rapidement possible. Aussitôt entré dans l'obscurité, le client est flanqué dehors avant qu'il puisse se ressaisir. C'est là précisément la grande surprise, la vraie. Ainsi, l'entreprise sera scrupuleusement sérieuse. Nous ne promettons que ce que nous pouvons réellement fournir. Nous promettons une surprise et nous tenons parole. Personne ne peut dire que nous sommes des escrocs.

* * *

Notre entreprise sérieuse provoqua une énorme sensation.

Nous nous installâmes à Benešov, petite ville de province, où toutes les conditions du succès étaient requises : des militaires, un public curieux. Je fis imprimer des affiches libellées de la même façon que les inscriptions de notre baraque :

*Sensationnel !
Pour les adultes seulement !
Une surprise formidable !
Pas de humbug ! Garanti sérieux !*

Le prix d'entrée populaire à vingt centimes, les affiches, l'inconnu d'une surprise piquante pour les adultes, tout cela attira devant notre baraque une foule considérable d'hommes,

militaires et civils. Dans la foule, on pouvait apercevoir de jeunes hommes de seize ans décidés à répondre à la question au sujet de leur âge, qu'ils avaient quarante à cinquante ans, pourvu qu'on les laissât entrer.

Nous commençâmes à six heures. Le premier fut un gros monsieur qui attendait là depuis cinq heures. Il passa par notre baraque comme un bolide. Je l'entendais dire au public : « Épatant, allez y vite voir ».

Mon expérience de la psychologie de la foule ne me trompa point. Ceux qui furent flanqués à la porte nous faisaient de la réclame. Au cours d'une demi-heure, des centaines de gaillards passèrent par les mains musclées de Mestek. Il y en eut qui revinrent deux et trois fois pour se faire mettre dehors. Sur tous les visages, joie et satisfaction. Je voyais que beaucoup amenaient leurs amis pour leur offrir de bon cœur cette « surprise formidable ».

Où le diable ne peut aller en personne, il substitue un préfet. Il arriva à sept heures et demie. « Avez-vous l'autorisation ? » me demanda-t-il à l'entrée. « Veuillez entrer seulement », lui déclarai-je. Une courte lutte se livra dans l'obscurité entre le préfet et Mestek. Conscient de sa dignité de magistrat, le préfet se débattait désespérément devant la formidable surprise mais, lui aussi, après tout, finit par sauter par la porte de derrière, dans la foule joyeuse qui riait aux éclats.

Puis les gendarmes vinrent mettre la baraque sous scellés et nous arrêter pour outrage à la magistrature et pour voies de fait.

— Jamais plus ne je fonderai d'entreprise sérieuse, me dit Mestek d'une voix amère, lorsque nous nous installâmes sur la barbette, désormais, je ne vivrai que d'escroqueries.

Yaroslav HASEK.

(Trad. du tchèque par F. de Méans et Yos. Palivec.)